



CAMPAGNE DE FRANCE

Le Foin Coupé



UEL spectacle plus réjouissant que celui d'une prairie en fleur à la fin de juin!— Bordée, d'un côté, par la rivière miroitante, aux berges plantées de saules et de peupliers; encadrée, d'autre part, dans la verdure abondante des haies d'aubépine, de troë-

ne et de coudrier, l'herbe haute, épaisse, juteuse, balance mollement ses nappes aux nuances changeantes.

Voici venir les faucheurs. Dès la fin du matin, dans la rosée, ils se mettent à l'oeuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux, qui mord les tiges avec un bruissement plein et régulier, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs.

La besogne avance avec la matinée; les visages hâlés se mouillent de sueur; les bras et les reins commencent à se lasser. Midi sonne au lointain clocher et, par le sentier qui longe la rivière, les femmes de la ferme paraissent, portant, dans des gamelles de fer battu, le repas des faucheurs: la miche de pain de ménage et la *fromagée* toute fraîche. Alors la besogne s'interrompt, les hommes accotent à quelque tronc de saule leurs reins rompus, et, lentement, méthodiquement, mâchent de copieuses bouchées de nourriture, tandis que la gourde ventrue de grès bleu, remplie de piquette, passe de main en main, et que chacun, la tête renversée, les yeux au ciel, boit à la régálade. Le repas achevé, on taille un brin de causette avec les femmes qui rangent les gamelles vides; puis, la fatigue l'emportant sur le plaisir de la causerie, les hommes s'étendent de leur long sur le pré, le dos à plat, dans les jonchées

d'herbe odorante, le chapeau de paille sur les yeux, et, bientôt, ils dorment à poings fermés pendant les heures brûlantes du milieu de la journée.

* * *

La prairie une fois fauchée, la besogne du fanaage commence. C'est la plus agréable et la moins rude; aussi la réserve-t-on volontiers aux femmes. A travers les prés dépouillés, qui ont pris des tons fins d'un gris d'argent, se détachent, dans la lumière, les jupes et les camisoles des faneuses maniant le râteau. Chez moi, toutes sont coiffées d'une sorte de chapeau recouvert de percale claire qu'on nomme, dans le pays, un *bagnolet*.

Cette coiffure légère et flottante protège la nuque et s'avance en auvent sur le front, comme un bonnet de quakeresse, laissant dans une ombre mystérieuse le visage des filles et donnant plus d'accent et d'éclat à leurs yeux bleus.—On commence à former les meules; au pied de l'une d'elles, une paysanne assise, jambes étendues, se repose avec un enfant sur les genoux, tandis que, plus loin, un vieillard, tête nue, en manches de chemise, retourne le foin avec une vivacité toute juvénile. Une faneuse, appuyée sur sa fourche, s'arrête un moment à regarder les hirondelles qui passent et repassent, noires sur le courant de l'eau verte de la rivière.—Dans le plein air, à distance, les détails se simplifient, les lignes deviennent sculpturales, et les poses de ces travailleurs, groupés autour des meules, ont une grandeur qui fait songer à Millet, le maître peintre de la vie rustique.

Oh! ces meules alignées en quinconces dans la prairie, quelle magique odeur elles envoient à travers la sérénité des soirs d'été,